

L'engagé volontaire

par Elias Sanbar

J'ai appris la mort de Jérôme Lindon un jeudi après-midi, à 15 heures. J'avais allumé mon téléviseur et je m'attendais, ainsi que tous les jours depuis le début du soulèvement, à recevoir des nouvelles de Palestine, non de l'homme qui, ayant décidé il y a vingt ans d'accueillir cette revue, contribua ainsi à sa naissance.

Une phrase résonna aussitôt dans ma tête, revenant de façon presque mécanique : « Ainsi, nous n'allons plus jamais nous revoir, plus jamais nous revoir. » Puis je téléphonai à Minuit mais je ne pus que demander, dans le fol espoir d'entendre une réponse négative : « Cette nouvelle est-elle vraie ? »

Je connaissais la production des éditions de Minuit depuis la fin des années soixante, je savais leur rôle sous l'occupation et surtout durant la guerre d'Algérie, mais je n'ai entendu parler de Jérôme Lindon qu'en 1970, lorsque des camarades m'avaient appris qu'un éditeur français avait décidé, passant outre aux désaveux qui n'allaient pas manquer, de publier un célèbre document du Fath, *La révolution palestinienne et les Juifs*. Plus connu sous le titre *La Palestine démocratique*, ce texte appelait précisément, dès 1969, à l'établissement d'un Etat laïque et démocratique au sein duquel juifs et arabes vivraient en citoyens égaux. L'idée était d'avant-garde pour l'époque et l'offre fut mal reçue par ceux auxquels elle était principalement destinée : quelques rares Israéliens la qualifièrent d'utopie, la majorité d'entre eux n'y voyant qu'une nouvelle ruse perverse pour détruire Israël.

Si je reviens sur cet épisode, c'est pour dire que Jérôme Lindon fut, dix ans avant la fondation de la *Revue d'études palestiniennes*, certes le premier éditeur, et quel éditeur ! d'un texte de la résistance palestinienne en France mais surtout un homme engagé dans le combat pour un avenir commun entre Israéliens et Palestiniens.

Je voudrais maintenant raconter comment cette revue est née, non pour faire œuvre de chroniqueur, mais pour dire ici qui était Jérôme Lindon. En 1981, nous fumes, quelques amis et moi-même, sollicités par l'Institut des études palestiniennes à Beyrouth pour fonder une revue en langue française destinée à faire connaître et à défendre la cause nationale du peuple palestinien. L'équipe rédactionnelle ayant été rapidement constituée, nous étions néanmoins confrontés aux problèmes de la diffusion et de la distribution. Totalement ignorant en la matière, je me mis en quête d'éventuels distributeurs de presse. Je me retrouvai ainsi rapidement en contact avec les NMPP. Je compris rapidement, dès la première rencontre et au vu des conditions financières, que le combat serait impitoyable pour empêcher notre revue de voir le jour. C'est alors que je fis part de nos difficultés à Gilles Deleuze et je lui demandai s'il pouvait obtenir de son éditeur qu'il me reçût afin de me conseiller, me conseiller seulement, n'ayant pas un instant envisagé, tant la chose me semblait énorme, d'être distribué par les éditions de Minuit. Jérôme Lindon commença par répondre qu'il était mal placé

pour donner des conseils... avant de céder devant l'insistance du merveilleux ami qu'était Gilles Deleuze.

Quelques jours plus tard, je me retrouvai face à Jérôme Lindon dans son bureau, au deuxième étage du 7 de la rue Bernard-Palissy. Entouré littéralement des livres qu'il avait publiés, parlant à voix basse et par saccades, Jérôme Lindon m'inspira immédiatement le sentiment d'être en présence non d'un grand professionnel mais d'un homme de confiance. Après m'avoir accueilli par quelques mots, il me dit cette seule phrase : « *Parlez-moi de votre projet* ». Alors et sans aborder une seule fois les problèmes de la distribution, j'exposai notre vision, nos ambitions aussi, pour cette revue que nous tenions tant à fonder. Sans être jamais interrompu par mon hôte, je parlai, une vingtaine de minutes, puis je me tus, attendant les conseils que j'étais venu chercher. Il me répondit par cette seule phrase : « *Si vous le voulez, ce sont les éditions de Minuit qui vous accueilleront. Pouvez-vous écrire rapidement un texte d'une page dans lequel vous reprendrez ce que vous venez de me dire ?* »

Je le quittai fou de joie. Quelques heures plus tard, je portai mon texte à sa secrétaire. Le lendemain, à 7 heures, mon téléphone sonna. Jérôme Lindon m'annonçait que le texte lui convenait, qu'il y avait apporté quelques corrections et que je pouvais passer dans la journée pour voir le projet de contrat entre les éditions de Minuit et l'Institut des études palestiniennes.

Intitulé « Un peuple comme les autres », mon texte parut en ouverture du premier numéro de la *Revue d'études palestiniennes*. Une belle aventure commençait, une indéfectible amitié aussi.

Jérôme Lindon occupait une place primordiale dans l'édition française. Son parcours d'éditeur est à proprement parler exceptionnel. Mais je ne m'y attarderai pas ici.

L'homme fut certes indissociable de la mission – et non du métier – d'éditeur qu'il s'était fixée et à laquelle il n'a jamais failli. Mais ce qui me tient à cœur ici, c'est de témoigner de son humour, de son courage et de sa grande élégance humaine ; de me souvenir de ces longues rencontres dans son bureau, pour parler du monde que nous espérions voir advenir, des combats qui étaient, et demeurent, les nôtres et qui ne furent jamais limités au seul conflit israélo-palestinien ; de me rappeler son soutien dans les moments difficiles, si nombreux au long de ces années ; d'entendre encore ses pas dans les escaliers avant de le voir faire irruption dans tel ou tel bureau et de m'entendre lui dire en riant que je ne connaissais personne qui montait et descendait les escaliers aussi vite que lui...

La *Revue d'études palestiniennes*, qui fête ses vingt ans, notre équipe de rédaction, la cause des Palestiniens, la paix à venir, devront beaucoup à Jérôme Lindon.

Le travail a été bien accompli et nous demeurons armés de la phrase qui clôt son texte de 1956, repris en ouverture de ce numéro : « Continuer ». Mais je ne peux taire ma tristesse car je n'accomplirai pas ma promesse d'être son compagnon de voyage en Palestine, une fois la paix conclue.

Jérôme Lindon interrompait souvent nos conversations pour me dire : « Combien Gilles nous manque ! » Aujourd'hui, c'est moi qui dis : « Combien Gilles et Jérôme me manquent ! »

—E. S.